

Université de Lund
Institut d'études romanes
Mémoire de 60 points

LES SÉQUENCES EXPLICATIVES DANS LES CONVERSATIONS EXOLINGUES

Directeur de mémoire :
Paul Touati

Rasmus Persson
FRA203
Août 2005

Table des matières

1 Introduction	3
1.1 Cadre théorique	3
1.1.1 L'interactionnisme	3
1.1.2 L'ethnométhodologie	5
1.2 Les séquences explicatives : sources principales	5
1.2.1 La séquence	5
1.2.2 Point de vue ethnométhodologique	6
1.2.3 Point de vue textuelle : prototype d'explication.....	7
1.3 Questions de recherche.....	8
2 Méthode.....	10
2.1 Corpus	10
2.2 Paramètres	10
2.3 Hypothèses	10
2.4 Conventions de transcriptions	11
3 Résultats - exemples et commentaires	12
3.1 Objets langagiers	12
3.2 Objets non langagiers	20
4 Discussion	25
4.1 La constitution de l'objet à expliquer - la première phase	25
4.2 Le noyau explicatif - la deuxième phase	26
4.3 La ratification - la troisième phase	27
4.4 Intégration des séquences explicatives.....	28
5 Conclusion.....	29
6 Références bibliographiques	30

1 Introduction

Une explication présuppose un problème communicatif à résoudre, les conversations exolingues ne doivent-elles donc constituer un champ convenable pour en entreprendre une étude ? L'inégalité des compétences langagières ne permet pas aux locuteurs de communiquer aussi efficacement que dans le cas endolingue, et l'explication devient une nécessité. Or, la responsabilité de résoudre les problèmes éventuels d'intercompréhension ne peut être attribuée ni seulement au locuteur non natif (dont la compétence en langue véhiculaire est inférieure), ni seulement au locuteur natif. Ce que nous allons enfin essayer de clarifier avec ce travail, c'est comment les participants s'y prennent pour s'en sortir ensemble de cette situation.

1.1 Cadre théorique

1.1.1 L'interactionnisme

L'approche employée dans ce mémoire est en grande partie interactionniste. Un bref résumé des principes fondamentaux de l'interactionnisme est donc justifié, et ici nous nous en tenons principalement à la description qu'en propose Kerbrat-Orecchioni (1998 : 9-73). Nous allons aussi donner un peu plus de poids aux aspects ayant une importance particulière pour le sujet du mémoire.

Précisons d'emblée que l'interactionnisme ne constitue pas un domaine homogène, mais plutôt une mouvance transdisciplinaire, couvrant par exemple la sociologie, la psychologie, la philosophie et la linguistique. Il repose non sur un ensemble de propositions de nature descriptive, mais sur un nombre de postulats fondamentaux, le plus principal (quant à la linguistique) disant que tout discours est une construction collective, réalisée de façon interactive. Le but des premiers interactionnistes a été de combler le fossé séparant les théories de la langue de sa pratique, tout en faisant des descriptions phonologiques, syntaxiques et lexicales. La notion d'*interaction*, comme le nom l'indique, est essentielle dans cette mouvance, soulignant l'importance des influences mutuelles dans les dialogues (car c'est de préférence à ce genre d'acte de parole que l'on s'intéresse, ainsi qu'aux trilogues et polylogues). Les locuteurs impliqués dans les conversations se servent constamment de divers procédés de validation interlocutoire ; pour l'émetteur, cela prend forme de *phatiques*, i.e. les

procédés que l'on utilise pour s'assurer de l'écoute du récepteur, qui, à son tour, émet des *régulateurs* (signaux d'écoute). Ces derniers peuvent être produits dans le but de montrer que le message passe, ou au contraire qu'il y a un problème communicatif, ce qui peut déclencher une répétition ou une explication.

La notion de *communication*, elle aussi, est fondamentale, en ce que la conception interactionniste diffère radicalement de son équivalent structuraliste. On insiste entre autres choses, pour ce qui est de l'interactionnisme, sur le fait que les phases de réception et d'émission se déterminent non unilatéralement, mais mutuellement. C'est-à-dire que la réception est évidemment commandée par l'émission, mais la détermination s'exerce également dans le sens inverse, par exemple au moyen de l'anticipation.

La troisième notion clé est celle de la *compétence*, par quoi on entend non seulement la compétence langagière, mais une compétence communicative plus générale (qui, en plus, s'adapte et se modifie selon les contextes). Elle exige, par exemple, la maîtrise du matériel non verbal et paraverbal, des règles d'appropriation contextuelle et des principes de politesse.

Parmi les implications méthodologiques que l'on peut tirer de ces postulats, contentons-nous d'en mentionner quelques-unes. Tout d'abord, on donne priorité à l'étude du fonctionnement oral de la langue, domaine quelque peu négligé de tradition. La réalité orale se caractérise, par exemple, par la présence abondante de *scories*, telles que les ratés d'élocution, les inachèvements, les reformulations, les constructions incohérentes, les marqueurs d'hésitation, les phatiques et les régulateurs. Cette abondance s'explique partiellement par la complexité du travail cognitif exigé du locuteur, mais aussi par une certaine valeur fonctionnelle. Ainsi, l'auto-interruption, suivie d'une pause et/ou une répétition, peut servir à reconquérir l'attention de l'interlocuteur. Pareillement, pour assurer la compréhension du destinataire, on peut recourir à la reformulation ; franchement, celle-ci est même susceptible d'approcher d'une explication en miniature. Ensuite, constatons que les objets d'étude sont de préférence les conversations authentiques, le travail de corpus et l'empirisme descriptif sont des vertus interactionnistes.

1.1.2 L'ethnométhodologie

Dans ce sous-chapitre, nos sources sont Gülich (1991 : passim) et Kerbrat-Orecchioni (1998 : 55-66). L'ethnométhodologie peut être perçue comme un courant interactionniste, apparenté à l'ethnographie de la communication, celle-ci étant un courant représenté par Hymes et Goffman, entre autres. Les deux s'appliquent à décrire l'utilisation du langage dans la vie sociale, et les normes qui en sous-tendent le fonctionnement. L'ethnométhodologie, inventée par le sociologue Garfinkel, accentue le fait que la réalité sociale est routinisée, avec des normes implicites et internalisées. La notion d'*accomplissement* est ici centrale, la signification résidant dans la production des participants, ce qui rend la constitution du sens un accomplissement commun des participants.

Un analyste ethnométhodologique doit viser à *découvrir* l'ordre et non pas à *imposer*. Ce qui veut dire : non pas partir des catégories théoriques préétablies, mais trouver les catégories pertinentes vu la perspective des participants. La démarche concrète pour un travail empirique que Gülich (1991 : 338) propose, et celle que nous allons essayer de suivre, est la suivante :

1. Découvrir des régularités dans le corpus (les structures qui reviennent)
2. Reconstruire le problème que les participants cherchent à résoudre
3. Décrire leur méthode de le résoudre

1.2 Les séquences explicatives : sources principales

Comme littérature traitant spécifiquement les séquences explicatives, nous avons choisi deux articles écrits d'une perspective d'analyse conversationnelle, Gülich (1991) et de Gaulmyn (1991), mais disons d'abord quelques mots sur ce que c'est qu'une séquence.

1.2.1 La séquence

Kerbrat-Orecchioni (1998 : 214-229) propose une hiérarchisation structurale des conversations (de l'unité supérieure à l'unité inférieure): l'interaction, la séquence, l'échange, l'intervention et l'acte de langage. Pour savoir délimiter la séquence en tant qu'unité conversationnelle, il faut aussitôt préciser les conditions constitutives d'une interaction : « un groupe de participants modifiable mais sans rupture, qui dans un cadre spatio-temporel modifiable mais sans rupture, parlent d'un objet modifiable mais sans rupture » (1998 : 216).

L'interaction se compose donc de séquences, qui sont des « blocs d'échanges reliés par un fort degré de cohérence sémantique et/ou pragmatique », cette répartition en séquences étant de nature floue (Kerbrat-Orecchioni 1998 : 218-220). Notons cependant : dès que la cohérence n'est plus forte, il ne s'agit plus d'une même séquence.

1.2.2 Point de vue ethnométhodologique

A quoi s'intéresse-t-on, quand on parle de « séquences explicatives » ? D'après Gülich, ce sont les « méthodes mises en œuvre par les partenaires pour surmonter les difficultés dues aux compétences divergentes d'un locuteur natif (LN) et d'un locuteur non natif (LNN) » (1991 : 343). Les trois rôles dégagés par ces précisions sont apparemment l'explicateur (normalement le LN), l'explicataire ou le destinataire (normalement le LNN) et l'explicable (l'objet problématique) qui perturbe la compréhension. Cet élément perturbateur peut être de caractère purement langagier (i.e. un mot, une expression ou une phrase entière), ou bien consister en une réalité extra-linguistique (par exemple encyclopédique ou culturelle).

La séquence explicative relève de la catégorie plus générale des « séquences latérales », dans lesquelles le thème principal de la conversation est temporairement abandonné (par un accord négocié entre les participants). Le *signifiant* dans le discours principal (au moins dans le cas où l'explicable est un objet langagier) devient ainsi le *signifié* dans la séquence latérale, cette séquence ayant pour but de réparer la perturbation de la compréhension. (de Gaulmyn 1991 : 288) L'explication est donc un type d'amplification du thème, mais avec pour cause non pas l'intérêt particulier porté au thème, mais une incompréhension à régler. (Cf. Traverso 1996 : 142-147, Westin : 62-63)

En général, toute séquence explicative se compose de trois phases, lesquelles peuvent être plus ou moins évidentes. Elles sont les suivantes :

Phase 1. La constitution de l'objet à expliquer. Ce *réfèrent* peut être objet de négociation.

Phase 2. Le noyau explicatif. Dans cette phase, pour remédier à l'incompréhension parue dans la première phase, les locuteurs ont à leur disposition divers procédés ou techniques, on en peut mentionner la reformulation paraphrastique, la définition par synonyme ou antonyme, la traduction dans une autre langue, voire le discours descriptif.

Phase 3. La ratification. Cette phase ne paraît pas uniquement à la fin de la séquence, des ratifications partielles sont en effet susceptibles de suivre toutes les phases de l'explication. (de Gaulmyn 1991 : 284 et Gülich 1991 : 346)

Pour gérer et organiser cette tâche commune, les participants se servent de certaines méthodes, des opérateurs de structuration du discours. Parmi ces méthodes, on trouve des marqueurs *métadiscursifs*, c'est-à-dire des commentaires et des jugements qui signalent comment ils interprètent, à eux-mêmes, la situation conversationnelle, et dans quelle direction ils souhaitent la mener. Afin de faciliter la coordination, les locuteurs peuvent émettre des marqueurs de rôles (annoncer une intention d'expliquer, demander à autrui une explication), manifester l'incompréhension, la compréhension ou l'approbation. De même, l'explicateur peut recourir à des connecteurs « internes » pour structurer son explication et rendre plus facile le travail cognitif pour l'explicataire. Vu que tous ces marqueurs sont des traces du processus de la structuration, on se rend compte que l'étude en constitue un moyen efficace d'adopter le point de vue des participants. (de Gaulmyn 1991 : 290-298)

1.2.3 Point de vue textuelle : prototype d'explication

Nous avons eu l'impression que la linguistique textuelle, plus orientée vers l'écrit, pourrait ajouter une dimension à notre investigation. Pour cela, nous avons examiné les grandes lignes de ce que Adam (1997) écrit sur l'explication comme classe discursive.

Comme prototype de la séquence explicative, Adam offre cette division en phases, composée de quatre macro-propositions explicatives :

Phase 0 : schématisation initiale (facultative)

Phase 1 : problème (phase de questionnement)

Phase 2 : explication (phase résolutive)

Phase 3 : conclusion, évaluation

L'opérateur qui mène de la phase 0 (optionnelle) à la phase 1 est « Pourquoi ? » ou « Comment ? », et ce sont donc à ces questions que répond la phase résolutive (numéro 2), introduite par l'opérateur « Parce que ». Le caractère elliptique de bien des explications est souligné, les opérateurs ainsi que certaines phases s'omettent facilement, étant souvent implicites. Si l'on excepte la phase numéro 0, qui est (après tout) qualifiée de facultative, on

se rend compte que ce schéma présente de grandes ressemblances avec celui proposé en chapitre 1.2.2. Cette phase visant à présenter un objet complexe, digne d'être expliqué, elle appartient principalement à la sous-catégorie des explications *auto-déclenchées*, c'est-à-dire à celles qui font suite principalement à l'initiative de l'explicateur. Un objet explicable surgi spontanément au cours de la conversation permet difficilement à l'explicateur d'en anticiper la problématique avant la phase de questionnement. Cela dit, on peut néanmoins imaginer une séquence où l'explicateur se met à décrire un objet généralement considéré comme difficile à comprendre, puis l'explicataire amorce une phase où une problématique plus précise est négociée. Ainsi, on peut considérer soit que l'ensemble des phases 0 et 1 correspond à la première phase des ethnométhodologues (la constitution de l'objet à expliquer), soit que les échanges appartenant à la phase 0 seraient traitées comme détachées de la séquence explicative d'après le schéma en chapitre 1.2.2. (Dorénavant, quand nous parlons de « phases », c'est à la schématisation du chapitre 1.2.2 que nous nous référons, et non à celle de ce chapitre.)

Adam essaye de délimiter le discours explicatif du discours informatif-expositif, et il conclut que c'est l'existence d'une question à élucider, implicite ou explicite, comme point de départ qui distingue l'explicatif des autres classes discursives. La difficulté à distinguer l'explication de la description est aussi mise en évidence, vu que tous les textes n'ont pas des compositions qui manifestent clairement tel ou tel prototype. Il fait également remarquer la présence d'autres complexités ; les séquences explicatives sont susceptibles d'être insérées dans des séquences insérantes d'autres types, de même que d'autres séquences (narratives, descriptives etc.) peuvent être insérées dans (où même constituer) la phase résolutive (phase 2 d'après Adam) d'une explication.

1.3 Questions de recherche

La question générale à laquelle nous espérons trouver quelques réponses avec ce mémoire, est la suivante :

- Comment s'accomplissent et s'intègrent les séquences explicatives dans les conversations exolingues ?

D'autres questions font immédiatement suite à celle-ci, par exemple :

- Comment se déclenchent et se closent les séquences explicatives ?

· De quelle manière les participants contribuent-ils à l'accomplissement de la séquence explicative ?

Cette question peut être divisée en trois parties, selon les trois phases présentées en chapitre 1.2.1. Donc, quant à la constitution de l'explicable (par exemple, quels sont les tâches des deux participants ?), quant au noyau explicatif (comment l'explicataire participe-t-il ? quels sont les procédés explicatifs utilisés et préférés ?) et quant à la ratification.

2 Méthode

Ce mémoire a comme base empirique des exemples tirés d'un corpus de conversations exolingues. Pour examiner ces exemples, nous en avons fait des observations et des descriptions, en essayant d'y appliquer les modèles théoriques présentés dans le chapitre précédent.

2.1 Corpus

Les conversations exolingues que nous avons examinées font partie du Corpus Westin datant de 1998 (cf. Westin 2003), et elles sont toutes constituées de dialogues entre étudiants français natifs et étudiants suédois de français. Les conversations pouvaient porter sur des articles que les participants étaient censés avoir lus, mais aussi sur des sujets librement introduits par les interlocuteurs eux-mêmes. Ainsi, on a atteint un degré élevé de familiarité et de spontanéité. Les natifs, au nombre de deux, ont reçu des pseudonymes qui commencent par F (signifiant Français), tandis que les douze non natifs ont des noms qui commencent par les lettres correspondant aux niveaux auxquels ils étudient le français (i.e. Bella étudie au niveau B, c'est-à-dire au niveau de 21-40 p, le deuxième semestre universitaire).

2.2 Paramètres

Les paramètres variables sont aussi bien pour les LN que pour les LNN les styles conversationnels (par exemple, Félix est plus loquace et persistant que ne l'est Florence). Pour la part des LNN s'y ajoute le niveau de langue, ne pas à confondre avec le niveau des études du locuteur, même s'il y a (espérons-le !) entre eux une relation. Donc, les paramètres considérés ne sont ni des variables tout à fait isolées et indépendantes (comme l'aurait été l'âge, le sexe etc.), ni déterminables de manière rigoureuse. Nous nous confions pour cette raison aux profils conversationnels des interlocuteurs, tels qu'ils sont établis par Westin (2003 : 25-31).

2.3 Hypothèses

Ce à quoi l'on pourrait s'attendre chez les LNN les plus loquaces et habiles en français, c'est que les séquences explicatives soient plus souplement intégrées, prenant une forme moins

prononcée, se confondant davantage avec la discussion principale, ce qui correspondraient plus (selon notre hypothèse) au comportement supposé des natifs. Les LNN moins forts, du point de vue langagier, auraient ainsi besoin d'explications plus prononcées, qui prendraient une forme plus nettement latérale. On peut également imaginer que les LNN plus loquaces participent de façon plus active à la deuxième phase, et que ceux qui prennent plus d'initiatives en général sont plus enclins à demander des explications (hétéro-déclenchées). De même, les LN qui tendent à prendre plus d'initiatives peuvent être supposés initier plus d'explications auto-déclenchées.

2.4 Conventions de transcriptions

Les conventions utilisées sont à peu près les mêmes que dans Westin (2003), c'est-à-dire dans les transcriptions originales, excepté quelques ajouts par nous-mêmes, introduits dans le but de rendre possible une transcription plus fine dans quelques rares cas. Il est donc évident que nous avons parfois dû modifier des transcriptions originales dans quelques détails, bien que nous nous y soyons confiés pour la plupart.

*FEL	locuteur : Félix
*ENS	les deux locuteurs ensemble
/ ou // ou ///	pauses de longueur différente
(rire)	rire ou bruit produit par le locuteur qui parle
(*FEL oui)	signal d'écoute « oui » produit par l'interlocuteur Félix
#	le locuteur tousse
>	le locuteur respire de manière audible
(bas) j'sais pas +	commentaire du transcripteur sur l'énonciation ; précède l'énoncé qu'il caractérise et reste valable jusqu'au signe '+'
(toi aussi ?)	(partie d'un) énoncé incertain
(..... ?)	(partie d'un) énoncé incompréhensible
froma:	son prolongé
[letjeri]	transcription phonétique

Nous avons utilisé, dans les exemples, les caractères italiques pour marquer l'objet explicable lorsqu'il est mentionné pour la première fois. Les caractères gras ont été utilisés pour l'entière séquence explicative, telle que nous l'interprétons.

3 Résultats – exemples et commentaires

3.1 Objets langagiers

Exemple 1:1 – vivre en autarcie

*DAG le Pen c'est c'est qu'il veut vraiment euh mettre tous les étrangers dehors (rire)
*FEL non seulement de mettre les étrangers dehors mais nous *faire vivre en autarcie* / eum
*DAG **faire vivre en**
*FEL **en autarcie c'est-à-dire nous faire euh vivre repliés¹ sur nous-mêmes**
*DAG **ouais**
*FEL **sans nous occuper du reste du monde quoi // >**
*DAG oui c'est complètement con ça

Dans cet exemple, le LN Félix emploie une expression inconnue au LNN Dag, après quoi le LN attend la réaction de son interlocuteur (il y a une brève pause, et le « eum » qu'il laisse échapper est une manifestation vocale de l'attente), en anticipant un problème de compréhension. Comme prévu, l'explication est ensuite initiée par Dag, qui reprend les derniers mots de Félix, excepté le mot qui constitue l'élément perturbateur, ce qui provoque tout d'abord une répétition du mot problématique. Le LN comprend cependant que ce qu'on lui demande n'est pas uniquement une reprise : le problème n'est pas auditif. Une fois l'explicable est précisé, Félix lance une explication (« c'est-à-dire ... » est un marqueur signifiant typiquement l'équivalence synonymique) en deux parties, dont la première est ratifiée (« ouais »), permettant au LN de continuer par la deuxième. Que l'explicateur utilise le mot « nous » et non pas une perspective plus générale (i.e. le pronom indéfini « on »), ainsi que le fait que c'est l'expression « faire vivre en autarcie » qui est expliquée (et non pas le mot autarcie), comportent que l'on reste, au cours de l'explication, proche du sujet de le Pen. De cette façon, on peut facilement y retourner, lorsque la séquence latérale initiée par Dag est close dans les derniers tours de parole de l'exemple, et ce premièrement au moyen d'une évaluation (« oui c'est complètement con ça »). Celle-ci porte sur les assertions au début de l'extrait, et par conséquent sur le sujet principal, abandonné lors du déclenchement de l'explication. Deuxièmement, le ponctuant « quoi », qui a pour fonction d'annoncer la clôture thématique (Westin 2003 : 60-62), contribue lui aussi à l'accomplissement de la clôture.

Exemple 1:2 – métissé

*FEL [...] Copenhague me paraît une ville *métissée* maintenant
*DAN **métissé ça veut dire quoi exactement**
*FEL **métissé ça veut dire**
*DAN **familier ou**

¹ La transcription originale a été : « vivre aux pieds sur nous-mêmes ».

*FEL	mélangé
*DAN	ah oui d'accord
*FEL	euh des noirs des arabes (*DAN mm) des sud-européens (*DAN mm) nord-européens des asiatiques et
*DAN	c'est parce que c'est une une > ville de port il vient beaucoup de gens là-bas ou

Ici nous voyons une séquence clairement initiée par Daniella, par le biais d'une demande explicite d'explication (« ça veut dire quoi ... »), la première phase est donc vite achevée. Avant que l'explicateur n'ait le temps de fournir le synonyme qu'il annonce avoir l'intention de donner (« ça veut dire ...»), l'explicateur déclenche la négociation du sens de l'explicable en proposant une signification (« familier »). Félix, assumant le rôle d'expert ici, offre un autre sens, constitué d'un seul mot, lequel est accepté et ratifié par la LNN. Ensuite, il change de stratégie explicative, en passant à une énumération, qui relève du procédé explicatif de l'illustration par l'exemple. Ce qui est intéressant ici, c'est de voir combien il peut être difficile de repérer les bornes de la séquence ; ce n'est pas évident si l'énumération fait partie de l'explication ou non, elle peut porter aussi bien sur l'explicable (« métissé ») que sur le sujet principal (« Copenhague »). Il paraît cependant que Daniella l'interprète comme un commentaire sur celui-ci, et qu'elle considère la séquence explicative comme close, quand elle essaye de motiver le fait qu'il y a des gens de tous les coins du monde à Copenhague. Quoi qu'il en soit, les bornes sont quelque peu floues ici.

Exemple 1:3 – gitans

*FLO	[...] en fait on parle beaucoup des juifs mais en fait c'était y avait plusieurs euh y avait pas qu'eux y avait aussi beaucoup de <i>gitans</i> des personnes
*ADA	des² des gitans
*FLO	des > / euh c'est des personnes tu sais qui qui vivent dans des roulottes / euhm dans des
*ADA	aha oui oui je sais oui (#)
*FLO	et euh y en a beaucoup 'fin
*ADA	gypsies
*FLO	voilà // et euh c'est tout chaque époque chaque pays a son génocide

Ici il s'agit encore d'une séquence explicative hétéro-déclenchée, Ada interrompt le discours de Florence pour présenter un mot comme problématique, et elle le manifeste au moyen d'une reprise hésitante. Même si la LN ne commence son explication qu'après quelques instants de réflexion, elle montre par sa réaction (« des > / euh c'est des personnes tu sais ») qu'elle est d'accord sur l'objet qu'il faudra expliquer, et qu'elle accepte la tâche que lui donne la LNN, même avant qu'elle trouve la bonne manière pour expliquer. En l'occurrence, elle recourt à un procédé plutôt descriptif (« qui vivent dans des roulottes »). Quand elle ne reçoit pas de

² Ce premier « des » a été omis dans la transcription originale, nous nous sommes donné la peine de le rajouter pour des raisons d'exactitude, mais surtout parce que nous trouvons qu'il souligne l'hésitation que manifeste la LNN ici.

ratification tout de suite (il y a une brève pause après le mot clé « roulottes », peut-être un effet du retard cognitif), elle interprète le silence comme encore une demande d'explication, soit du mot « roulottes », soit un éclaircissement de l'explication actuelle du mot « gitans ». Aussi amorce-t-elle encore une explication qui reste inachevée puisque l'explicataire, après y avoir réfléchi un moment, saisit la signification de l'explicable, et lance une ratification exprimant sa compréhension. Une fois que cette ratification est donnée, Florence considère la séquence comme close, et retourne au sujet principal (« y en a beaucoup 'fin »), à la suite de quoi il apparaît une sorte de confusion entre les interactants, certainement due à ce même retard cognitif. Quand Ada, ayant réfléchi un instant, arrive à trouver la traduction en anglais pour le mot « gitan », c'est pour chercher une confirmation de sa bonne compréhension, donc elle ne considère pas encore la séquence comme close, ce qui mène Florence à rentrer dans la séquence, qu'elle vient de quitter, pour donner sa ratification finale (« voilà »).

Exemple 1:4 – renne

*FLO	tu tu manges du <i>renne</i> aussi
*DAG	si je mange
*FLO	du renne
*DAG	ah euh l'animal
*FLO	oui
*DAG	(bas) ³ qui habite au nord + euh de temps en temps oui
*FLO	ouais / ben j'ai
*DAG	c'est c'est c'est pas souvent qu'on trouve du renne dans les magasins

Ici Dag, LNN, se sert d'une stratégie ressemblant à celle de l'exemple 1:1 lorsqu'il exprime une difficulté de compréhension, il répond par une proposition subordonnée interrogative, avec l'élément problématique exclus (« si je mange »). Ce qui suscite une reprise, mais à la différence de l'exemple 1:1, la LN laisse un petit instant pour réfléchir au LNN, et il en résulte que Dag croit comprendre ce dont Florence parle. Par conséquent, c'est Dag qui propose l'explication, tout en gardant son rôle d'explicataire. Seulement, puisque l'explicable se trouve déjà dans le dictionnaire mental de l'explicataire, il peut fournir la définition lui-même, de sorte que la LN la ratifie. Le procédé explicatif utilisé fait penser à celui de 'genus proximum' (genre proche) et 'differentiæ specificæ' (différence(s) spécifique(s)) ; la LN en ratifie le genre proche (« l'animal », sous-entendu : « qui se mange »), ensuite le LNN n'a pas besoin d'une confirmation de la différence (plus ou moins) spécifique (« qui habite au nord »). Cette dernière est mentionnée en passant, ce qui est signalé par une voix faible, et par

³ Cette remarque sur l'intensité vocale est ajoutée par nous-mêmes.

le fait que Dag enchaîne vite avec la réponse (« euh de temps en temps oui ») à la question posée tout au début de l'extrait, c'est-à-dire avant la séquence explicative.

Exemple 1:5 – végétalien

- *FLO [...] t'as pas besoin d'être végétarien ou *végétalien* même pour faire attention à ce que tu manges **tu sais ce que c'est végétalien**
- *DAN **talien**
- *FLO **oui**
- *DAN **est-ce que quand on ne boit pas du lait ou**
- *FLO **voilà**
- *DAN **d'accord**
- *FLO **tu manges que des légumes et des fruits**
- *DAN **d'accord**
- *FLO et // je trouve que ce qui est bien dans / 'fin dans cette tendance

Cette séquence explicative est déclenchée selon un accord entre les partenaires ; l'explicateur anticipe une difficulté et pose une question concernant la compréhension du mot potentiellement problématique, et l'explicataire ratifie le besoin d'une explication par une répétition d'une partie du mot (« talien ») pour mettre en valeur le phonème qui le distingue d'un mot qu'elle connaissait auparavant (végétarien). Ayant reçu une confirmation (« oui ») du fait qu'elle avait bien entendu le mot en question, Daniella propose une explication du référent, sous forme d'une question directe sur le sens de l'élément perturbateur (« est-ce que quand on ne boit pas du lait »). Le procédé explicatif est en principe une définition négative, interrompue par une ratification (« voilà ») lorsque Florence estime s'être assurée que Daniella a une bonne conception du référent. Ensuite, la réaction de Daniella semble servir à clore la séquence, c'est-à-dire à permettre à Florence de continuer son discours sur les tendances. Cette dernière juge cependant bon de donner une définition plus précise, consistant en une délimitation (« tu manges que des légumes et des fruits »), suivie par encore une ratification qui fonctionne effectivement comme approbation définitive et clôture. Les exemples 1:4 et 1:5 sont donc un peu différents des trois premiers (surtout des deux premiers) en ce que l'explicataire y participe plus activement à l'accomplissement de la deuxième phase, le noyau explicatif.

Exemple 1:6 – abhorré

- *DIS oui c'est oui la viande / est devenu de plus en plus *abhorrée*
- *FLO mm / **oui mais je je ne sais même pas ce mot (rire)**
- *DIS **(rire) abhorré**
- *FLO **oui (rire)**
- *DIS **(rire) non /**
- *FLO tu es végétarienne
- *DIS non

Cet exemple montre une situation très particulière, Disa, non native, utilise un mot avec lequel son interlocutrice native est peu familière (« abhorrée »). Ce qui se passe ensuite ne dit pas grand-chose sur les stratégies explicatives, puisque après que la LN a exprimé explicitement le problème de compréhension, les interactants tombées d'accord sur l'élément perturbateur, la deuxième phase n'est jamais entamée, et l'explication reste inachevée. Ce qui est intéressant ici, c'est de regarder le jeu des rôles et des faces conversationnels, d'abord en considérant que la native hésite un bon moment avant d'oser exprimer son incompréhension, par comparaison au cas normal, avec pour explicataire un LNN. Notons aussi qu'elle la manifeste sous forme d'une simple affirmation, et non pas d'une demande d'explication. Ensuite, histoire de ménager sa propre face conversationnelle positive⁴, Florence n'insiste pas pour que la LNN commence le noyau explicatif, c'est même Florence elle-même qui continue la conversation en retournant au sujet initial (« tu es végétarienne »). Quant au comportement de la LNN, vu qu'elle se contente de laisser tomber l'explication après avoir constaté l'incompréhension (« (rire) non / »), il est évident qu'elle est au courant (comme l'est la LN) du fait que leur contrat didactique ne comprend aucune obligation pour Disa d'expliquer des mots français à Florence (voir Dausendschön-Gay, U. et Krafft, U. 1992). Le fait qu'elle abandonne la séquence explicative peut donc être une manifestation du fait que la LNN ne veut pas menacer la face positive de son interlocutrice. L'atmosphère conversationnelle hésitante et inquiète montre pareillement que la situation actuelle est inattendue et embarrassante pour toutes les deux, voir par exemple les rires fréquents.

Exemple 1:7 – faire du zèle

- *FLO mais je [...] pense qu'il il a voulu comme tu dis euh *faire du zèle* et (*BEA mm) montrer que euh que il voulait arriver
- *BEA **faire du zèle**⁵
- *FLO **faire du zèle oui (rire)**
- *BEA **ça veut dire quoi (rire)**
- *FLO **ça veut dire euh**
- *BEA⁶ **ah (co... ?) oui je com**
- *FLO **ça veut dire euh en faire plus eh que⁷ ce qu'on te (*BEA mm) demande (*BEA aha) pour montrer que tu as vraiment envie d'y arriver**
- *BEA **faire du zèle**
- *FLO (rire)
- *BEA oui
- *FLO et euh il 'fin il voulait vraiment montrer que il était capable de euh faire des choses importantes

⁴ Cf. Kerbrat-Orecchioni, C. 1992: *Les interactions verbales tome II*, Armand Colin, Paris.

⁵ Ici et plus tard, Beatrice prononce le mot « zèle » comme « sel ». On peut se demander si c'est un pur défaut de prononciation, ou si elle a du mal à comprendre, ne sachant pas faire la distinction entre [s] et [z], qu'il s'agit de zèle et non pas de sel. Néanmoins, il semble que l'expression « faire du sel » lui soit aussi incompréhensible (dans ce contexte) que « faire du zèle », donc la distinction [s]/[z] n'est pas l'essentiel de cet exemple.

⁶ Transcription originale de ce tour de parole : « co oui je com ».

⁷ Originellement transcrit « de ».

Dans l'exemple 1:7, c'est une expression entière qui constitue l'explicable. L'explicataire interrompt son interlocutrice pour désigner une partie de son énoncé comme problématique, en la répétant. Florence ne se rend pas compte tout de suite que c'est une explication que Beatrice cherche, mais après une demande métaexplicative (« ça veut dire quoi ») elle assume le rôle d'explicateur, en faisant une tentative d'explication (« ça veut dire euh »). Celle-ci est importante du point de vue interactionnel, en tant que marqueur d'une intention explicative. Elle affirme donc que la deuxième phase a été amorcée, même si Florence est obligée de recommencer, une fois arrivée à organiser son énoncé, après une intervention de Beatrice. Cette intervention (« ah (co... ?) oui je com ») pourrait être une manifestation de l'effort fait par Beatrice pour interagir et montrer sa compréhension, même si elle n'a pas encore compris. Le noyau explicatif est ensuite achevé, Florence expliquant l'expression en le décomposant en deux éléments : action (« en faire plus eh que ce qu'on te demande ») et intention (« pour montrer que tu as vraiment envie d'y arriver »). Après, Beatrice s'occupe de la clôture de la séquence, en répétant l'expression, et en signalant qu'elle est prête à continuer (« oui »).

Exemple 1:8 – un abat-jour

*BEL oui et tout ça et il a parlé aussi des⁸ expériences (*FLO mm) avec les tatoos **on a fait des euh**
 *FLO **tatouages**⁹
 *BEL **oui on a fait les lampes // euh des non pas les lampes**
 *FLO **opérations**
 *BEL **non (rire) autour une lampe il y a toujours une**
 *FLO **un abat-jour**
 *BEL **(rire) je ne sais pas comment ça s'appelle ça**
 *FLO **euh un lampadaire non (bruit de bouche) un lustre (rire)**
 *BEL **oui avec des**
 *FLO **euh oui oui je**
 *BEL **c'est fait en tissu**¹⁰
 *FLO **ah un abat-jour**
 *BEL **oui peut-être**
 *FLO **oui**
 *BEL **(rire) je ne connais pas le mot mais**
 *FLO **oui //**
 *BEL **il a dit ça //**

En parlant d'un homme juif, ancien prisonnier d'un camp de concentration, qui était venu voir les étudiants de l'école de Bella pour leur parler, on tombe ici sur un élément problématique, le problème étant certainement dû « aux compétences divergentes » (cf. Güllich 1991 : 343). A savoir, la LNN Bella recherche un mot qu'elle n'arrive pas à trouver en français, et essaye,

⁸ Transcription originale : « de expérience » ; l'erreur est probablement due au fait que Bella ne réalise pas la liaison entre les deux mots.

⁹ Le « s » du pluriel a été ajouté par nous-mêmes ; vu que Florence tâche de continuer la phrase de Bella, le mot doit être au pluriel.

¹⁰ La transcription originale a été « tissus ».

par le biais de diverses stratégies, de faire comprendre à la LN Florence de quel mot il s'agit. Cet exemple est d'une espèce qui apparaît fréquemment dans le corpus ; les explications y servent de *sollicitations de mots*, adressées au LN. A la différence d'autres exemples (voir l'exemple 1:9), le mot cherché est ici inconnu, stricto sensu, à la LNN, et il ne suffit pas que la LN le lui rappelle pour que l'on puisse conclure la séquence. On peut noter que Florence remarque tout de suite qu'il y a besoin de son aide, déjà lorsque Bella, hésitante, s'arrête en plein milieu d'une phrase. A plusieurs reprises, elle fournit des propositions, et après le premier énoncé explicatif (« autour une lampe il y a toujours une »), où elle présente un contexte d'où le référent est omis, la LN donne effectivement le mot sur lequel les interlocutrices vont plus tard s'accorder. La LNN se retrouve alors dans une situation où elle ne sait pas si on a trouvé le juste mot, et ayant compris cela, la LN propose quelques alternatives (« lampadaire », « lustre »). En même temps que Bella fait un faux départ (« oui avec des »), Florence essaye, il me semble après avoir écouté la conversation, d'entamer la clôture de la séquence (« euh oui oui je ») en montrant qu'elle croit avoir compris ce que Bella a voulu dire. A ce moment-là, Bella donne le deuxième énoncé explicatif, cette fois de type descriptif (« c'est fait en tissu »), et Florence est immédiatement convaincue qu'il s'agit du mot abat-jour. La LNN demeure incertaine, mais elle se contente toutefois par là, se fiant à la conviction de la LN.

Exemple 1:9 – végétalien

- *DIS [...] parmi les jeunes il y a je pense qu'il y a pas mal de de jeunes qui sont qui sont qui sont entre quatorze et dix-huit ans¹¹
- *FLO qui sont végétariens
- *DIS **oui même des / il y a il y avait le mouve vé vé**
- *ENS **végétalien**
- *DIS **oui ils ne mangent pas des de produits (énoncé de manière hésitante) [letjeri]¹² +**
- *FLO **laitiers mm**
- *DIS **laitiers non plus / euh**
- *FLO ça à mon avis c'est 'fin / tu peux pas vivre toute ta vie sans manger des produits laitiers parce que à la fin tu tu as com tu commence à avoir des maladies [...]

Voici un exemple qui ressemble au précédent (la sollicitation), mais celui-ci approche de la narration. En effet, c'est Disa qui gère la séquence, elle se sert de Florence pour trouver les bons mots en français (« végétalien » et « laitier »), mais elle connaît très bien la signification du mot qu'elle essaye d'expliquer. Florence comprend à travers les indices données (« végétariens », « même des », « mouve- », « vé- » et plus tard « [letjeri] ») quels sont les

¹¹ La transcription originale de ce tour de parole se termine : « qui sont ils sont quatorze euh dix-huit ans »

¹² Ce mot a originellement été transcrit « laiterie » ; en outre, c'est nous qui avons ajouté le commentaire sur l'énonciation.

mots que Disa cherche, et elle l'aide à les trouver, même si Disa trouve le premier (« végétalien ») elle-même en même temps que Florence le donne, alors cette séquence est aussi susceptible d'être nommée une sollicitation. Ajoutez qu'elle ne se termine pas brusquement par le retour à un sujet principal, elle se mélange enfin à une évaluation de la part de l'explicataire (« ça à mon avis ... »), plutôt qu'à une ratification, peu nécessaire ici. Il me semble que la répartition en trois phases est peu applicable à cette séquence explicative-narrative, qui comprend cependant une phase de questionnement (la recherche, la donnée et la prise des mots « végétalien » et « laitiers ») et un noyau explicatif (« oui ils ne mangent pas ... non plus »), disons donc que nous avons ici une explication auto-déclenchée incorporée dans une narration, avec des traits de sollicitation.

Exemple 1:10 – viticulteur

*FEL [...] le Périgord par exemple (*ANN mm) > c'est assez peu peuplé [...] c'est-à-dire les les viticulteurs euh sont sont maires ou euh adjoint au maire (*ANN mm) euh ils sont
 *ANN un viticulteur c'est quelqu'un qui euh
 *FEL c'est quelqu'un qui fait du vin
 *ANN qui fait du vin oui
 *FEL mm
 *ANN vigneur on peut dire
 *FEL vigneron
 *ANN vigneron
 *FEL c'est le nom scientifique du vigneron (*ANN oui) euh effectivement c'est un peu plus poétique de dire vigneron (*ANN d'accord oui) surtout souvent c'est ils sont quand même assez euh assez romantiques dans la manière de faire quoi (*ANN oui) ss d'où d'où la réputation du vin français et sa qualité (*ANN d'accord) euh // bon en fait euh ce que je disais c'est qu'ils comme ils sont au pouvoir ils connaissent ils connaissent toutes les forces de police [...]

Cet exemple montre davantage la diversité des formes des séquences explicatives, d'abord pour ce qui est du déclenchement ; un bref instant après que le mot a surgi, l'explicataire Anne déclenche l'explication d'une manière un peu curieuse. Elle use d'une structure (« un viticulteur c'est quelqu'un qui euh ») destinée à introduire une définition de quelque chose par un synonyme (définition du type « X c'est Y »), mais elle l'utilise dans le but de solliciter une explication de la part du LN, et par conséquent elle se retient, hésitante, quand elle arrive à la partie cruciale de l'explication. Ayant compris la demande d'explication, le LN déclenche la deuxième phase en reprenant la structure utilisée par la LNN dans la sollicitation (« c'est quelqu'un qui fait du vin »). Après quoi, Anne achève la phrase par laquelle elle avait introduit la séquence, en répétant le sens offert par Félix, suivi d'une ratification (« qui fait du vin oui »). Ensuite Félix signale par encore une ratification (« mm ») que la séquence pourrait se clore par là, mais Anne propose une autre vague explicatif à l'intérieur de la deuxième

phase, en cherchant un synonyme précis pour l'explicable (« vigneur on peut dire »). L'explicateur la corrige par le fait de donner le synonyme juste (« vigneron »), et l'explicataire ratifie en reprenant. À cette deuxième vague succède une évaluation métadiscursive (« nom scientifique », « plus poétique ») sur la relation entre l'explicable et son synonyme (ou plutôt paronyme), laquelle évaluation mène à un commentaire sur les vigneron et sur le vin français en général. Ce n'est que par là que la séquence explicative se clôt effectivement, par un marqueur explicite sur le fait que le LN retourne à la narration temporairement abandonnée (« ce que je disais c'est qu'ils ... »). Notons de toute façon qu'il existe certaines séquences explicatives qui s'enchâssent plus souplement dans le flux de la conversation, comme ici, où d'autres séquences ont tendance à se fondre dans l'explication. D'ailleurs, on peut remarquer qu'il y a ici un exemple du glissement thématique (Westin 2003 : 58-60), sur le niveau intra-séquentiel, on (ou plutôt Félix) s'écarte légèrement du sujet initial au cours de l'explication.

3.2 Objets non langagiers

Exemple 2:1 – Laval (1)

*FEL [...] de toute manière je pense pas en temps de¹³ guerre il puisse y avoir un pays tout blanc euh c'est pas possible ni tout noir d'ailleurs
 *ALF **mais ici euh Laval je ne sais pas qu'est-ce que c'est qu'est-ce qui est**
 *FEL **Laval**
 *ALF **oui**
 *FEL **c'était en fait euh le il représentait l'exécutif de l'Etat quoi (*ALF ah d'accord) Pétain a été le le le le l'image quoi le le le chef euh le chef (*ALF mm d'accord) idéologique le le le (*ALF ah oui) et symbolique et euh La Laval était simplement celui qui qui qui exécutait 'fin simplement (*ALF oui) c'est un bien petit mot**
 *ALF ici on discute si il savait [...]

Dans l'exemple 2:1, le LNN Alf demande explicitement un compte-rendu sur un personnage qu'il ne connaît pas d'avance. A la suite de la manière un peu maladroite dont la question est produite, la première phase s'étend jusqu'à la troisième ligne de cette séquence (« oui »), et la deuxième phase commence par un faux départ (« c'était en fait euh le »), après quoi l'explicateur parvient à organiser son explication, et le noyau explicatif se déroule. Dans le premier énoncé de celui-ci, Félix recourt à la description (« il représentait l'exécutif de l'Etat »), et ensuite il tâche de cerner ce qui constituait la fonction de Laval en faisant une comparaison avec Pétain. On peut remarquer que Alf clôt la séquence un peu brusquement en introduisant un nouveau sous-thème (« si il savait »), dès qu'il estime avoir reçu suffisamment

¹³ Transcription originale : « en tant que ».

d'information sur Laval. Les ratifications sont insérées après chaque renseignement, et il n'y a pas de ratification définitive à la fin de la séquence. On peut aussi imaginer que l'évaluation méta-discursive (sur sa propre formulation), à laquelle recourt Félix à la fin de cette séquence (« simplement c'est un bien petit mot »), sert à signaler que l'explicateur serait prêt à continuer la discussion, donc cette évaluation serait en effet une clôture en quelque sorte.

Exemple 2:2 – Laval (2)

*ANN les les juifs
 *FLO euh oui
 *ANN **ça j'avais des problèmes de de comprendre cet article (*FLO ah) c'était assez difficile je pense**
 *FLO **tu veux que je t'explique un peu**
 *ANN **mm je sais pas beaucoup euh / ce ce président Laval c'était c'était qui**
 *FLO **euh mais c'était quelqu'un qui était à la tête de la France (*ANN oui) pendant euh la guerre (*ANN oui) la deuxième guerre mondiale (*ANN oui) et qui a été accusé d'avoir euh aidé les les Allemands pour euh déporter les juifs (*ANN oui d'accord) voilà et en fait là ils expliquent que euh au début euhm / on pouvait comprendre que il euh soit pas au courant de ce qui est arrivé aux juifs mais que à la fin de vers la fin de la guerre à partir de 42 1942 (*ANN oui) c'était sûr qu'il savait qu'il se doutait du moins de quelque chose [...]**

Voici encore un exemple qui montre à quel point les séquences peuvent être difficiles à qualifier ; la LNN commence la première phase en révélant son incompréhension et en définissant l'article entier comme problématique. La LN offre par un commentaire métaexplicatif de l'aider (« tu veux que je t'explique un peu »), et la LNN répond à cette offre en précisant l'explicable (« ce président Laval c'était qui »). Le noyau explicatif qui suit a trait à la description d'abord (« à la tête de la France », « pendant la deuxième guerre mondiale ») et à la narration par la suite (« a été accusé d'avoir aidé ... »). Après une ratification qui peut être considérée comme une pré-clôture (« oui d'accord »), l'explicateur ajoute un marqueur conclusif (« voilà »), et elle passe sans à-coups à relater ce qui est écrit dans l'article. Cette explication tend donc à se confondre, non seulement quant au contenu mais aussi quant à la forme, aussi bien avec le discours descriptif que le narratif.

Exemple 2:3 – l'Alhambra

*FEL (rire) je sais pas parce que effectivement euh ils sont toujours très marqués par la culture euh la culture euh arabe dans le sud de l'Espagne (*DAN mm) par exemple *l'Alhambra* de de Grenade
 *DAN **aha je connais pas**
 *FEL **c'est un monument très célèbre mm qui¹⁴ se trouve à Grenade (*DAN mm) > ancien monument religieux plus ou moins un cloître euh // de pouf qu'est-ce que ça peut-être faut aller voir (*DAN mm) mais en tout cas c'est quelque chose c'est je me demande parce que c'est quelque chose d'assez assez beau à voir quoi quelque chose d'assez assez phénoménal c'est un truc à voir en Espagne à la limite c'est ça quoi (*DAN mm) à la fin c'est ça > c'est**

¹⁴ Dans la transcription originale, « qui » a été remplacé par « il ».

une des choses à voir (*DAN oui rire) euh l'Alhambra // je sais plus exactement euh ce que c'est // euh mais bon

***DAN** oui non c'est un peu bizarre

Ici, les participants sont en train de parler des Portugais, et leur proximité culturelle des Africains et des Européens, lorsqu'ils trouvent un objet explicable que Daniella méconnaît. La première phase est vite accomplie (après « aha je connais pas »), et le noyau explicatif qui suit constitue une véritable description, avec une reformulation (« monument »), une aspectualisation (des propriétés comme « célèbre », « beau à voir » et « phénoménal » sont évoquées), une mise en relation qui situe le référent sous les aspects temporel (« ancien ») et locatif (« qui se trouve à Grenade », « en Espagne ») et qui le compare (« plus ou moins un cloître ») (voir Adam 1997 : 84-94). Le LN fait fréquemment des commentaires évaluants insistant sur le fait que l'Alhambra est digne d'être vu (« une des choses à voir », « un truc à voir »). Il y a des ratifications, qui dans ce cas sont plutôt des signaux d'écoute, enchâssées çà et là, et après un marqueur métaexplicatif par lequel l'explicateur évalue ses propres connaissances (« je sais plus exactement euh ce que c'est »), on quitte la séquence sans ratification définitive. (Le dernier commentaire de Daniella porte sur le sujet principal quitté auparavant.)

Exemple 2:4 – Platini

***FEL** euh *Platini* a a une euh **tu connais Platini**

***BEL** **non (rire)**

***FEL** **non c'est marrant ça (rire) euh parce que**

***BEL** **ça**

***FEL** **Platini est extrêmement¹⁵ populaire en France et en général en surtout en Europe du sud qu'ils connaissent mieux le foot (*BEL mm) mais euh // et et donc ouais c'est un c'était un grand joueur de foot des années 80 et c'était un l'un des premiers joueurs de foot à de à devenir vraiment une euh figure médiatique (*BEL mm) c'est-à-dire à partir des années 80 on a vraiment¹⁶ de plus en plus mélangé l'argent et le sport et donc la télé (*BEL mm) la télé est intervenue¹⁷ de plus en plus dans le sport (*BEL oui) ce qui fait que euh (*BEL #) y a eu des des fi il faut vendre le sport on le vend par les stars (*BEL mm) par les grands joueurs de foot les grands cyclistes**

Voici une séquence explicative qui, comme les trois précédents, vise à éclairer plutôt qu'à faire comprendre, l'objet explicable étant dans une large mesure de nature culturelle. Cette fois, le LN anticipe (« tu connais Platini ») la difficulté de compréhension, ou plutôt de connaissance. On peut même dire que cette explication est quasiment auto-déclenchée, quoique l'explicateur s'assure d'abord du besoin d'une explication. Après avoir reçu une confirmation (« non ») de ce besoin, mais avant d'entamer la phase du noyau explicatif,

¹⁵ Transcription originale : « extrêmement ».

¹⁶ Originellement transcrit : « vrament »

¹⁷ Transcription originale : « intervenu »

l'explicateur fait un commentaire sur le fait que l'explicataire ne connaît pas le référent (« c'est marrant ça »), évidemment parce que Félix était sur le point de mettre en valeur la renommée de Platini. Donc, Félix explique pourquoi il a été étonné, et puis il marque une borne entre deux échanges (« et donc ouais c'est un ... ») et commence la deuxième phase en donnant des renseignements descriptifs (« grand joueur de foot des années 80 », « l'un des premiers ... »). Ensuite, sans clôture explicite, par un passage coulant, il reprend le fil narratif qui était abandonné, et l'enchâssement de la séquence explicative est manié fort aisément. A remarquer notamment : le deuxième renseignement (« ... une figure médiatique ») est très lié à la suite du tour de parole (« la télé est intervenue ... »).

Exemple 2:5 – les fromages

- *FEL [...] t'as déjà goûté quelques fromages français ?
 *ADA mhm
 *FEL le *Maroual* non ?
 *ADA le **Maroual** ?
 *FEL **Maroual Munster c'est > les les fromages les plus [dɔʁ]¹⁸ les les les plus euh les fromages les plus euh les plus forts**
 *ADA c'est c'est du chèvre ou de vache ?
 *FEL non non c'est euh fromage au lait de vache et au lait cru surtout > typique français (*ADA aha) > euh et c'est très fort / mais c'est euh c'est généralement très bon sous forme de tarte et¹⁹ comment est-ce qu'on les prépare
 *ADA comment est-ce qu'on les prépare ?
 *ADA oui
 *FEL de quoi les fromages ?
 *ADA oui
 *FEL beh on les laisse (rire) non on les laisse comme tous les fromages hein euh tous les froma: tous les fromages fermentent²⁰ même les fromages suédois > le problème c'est que les fromages suédois euh ils sont ils sont au lait chauffé le euh le camembert par exemple est un fromage au lait cru et on le laisse on le laisse dans une cave et (*ADA oui d'accord) euh et puis (*ADA je savais pas²¹) il reste il reste comme ça euhm bah les un fromage un bon fromage il reste dans une cave au moins au moins 6 mois un an
 *ADA moi j'aime beaucoup les les les fromages de de chèvre mais (*FEL mm) c'est difficile d'en trouver ici en Suède

Dans cet exemple, il y a de fait deux séquences explicatives reliées ; la première commence quand l'explicataire fixe l'attention sur la notion « Maroual ». L'explicateur étend alors l'objet explicable jusqu'à comprendre les deux fromages qu'il nomme « les plus forts ». L'explicataire donne ensuite sa participation au noyau explicatif en posant une question apparemment destinée à avancer l'explication (« c'est du chèvre ou de vache ? »). Les procédés explicatifs sont tous de nature descriptive ici, de nombreuses propriétés sont

¹⁸ Transcription originale : « les plus forts ». La prononciation effective doit être due à un lapsus, ce qui expliquerait la ténacité de la suite du tour de parole de Félix, où il s'efforce pour trouver le mot « forts ».

¹⁹ Originellement transcrit « mais ».

²⁰ La transcription originale donne « fermentes ».

²¹ Transcription originale : « je sais ».

évoquées (« au lait de vache », « au lait cru », « typique français », « très fort », « très bon » etc.). C'est là que se termine la première séquence explicative, et aussitôt elle en est suivie d'encre une, cette fois une séquence fondée sur l'opérateur « comment ? », conformément au prototype explicatif fourni par Adam (1997 : 132). La constitution de l'objet à expliquer constitue vraiment une véritable phase négociée ici, elle ne s'arrête pas lors de la première question de la LNN, mais elle continue pendant plusieurs tours de parole. Les énoncés qui suivent semblent relever du genre textuel procédural, qui est évidemment soumis au genre de la description (Adam 1997 : 95-100). A noter aussi, la manière dont on enchaîne après la tirade de Félix, simplement en introduisant un nouveau sous-thème (les fromages de chèvre). La clôture est ainsi effectuée sans recours à aucune récapitulation ou conclusion.

4 Discussion

Même si des comparaisons entre les conversations endolingues et exolingues auraient certainement été intéressantes, nous nous sommes concentrés sur les derniers. Cependant, le Corpus Westin comprend aussi trois conversations endolingues de français que nous avons examinées furtivement, sans trouver rien qui corresponde à la catégorie des explications des objets langagiers, dans les conversations exolingues. Cela dit, il est vraisemblable que cette catégorie existe en situation endolingue aussi, par exemple si le sujet est technique (voir de Gaulmyn 1991 : 279-289), mais à un bien moindre degré.

Une autre chose qu'il faudrait clarifier, c'est que la sélection des exemples n'a été soumise à aucune critique, et il s'ensuit que la représentativité des exemples est difficilement déterminable. Un sujet intéressant aurait été l'investigation de l'effet explicatif, et des facteurs qui le provoque, pour analyser le choix des séquences présentées ici, et pour mieux délimiter ce que nous entendons par le mot 'explication'. Faute du temps et de l'espace nécessaire pour ces réflexions, nous nous contenterons de constater les faits que nos exemples suggèrent.

4.1 La constitution de l'objet à expliquer – la première phase

Nous avons montré qu'il existe tout un registre de manières employées pour solliciter une explication, et nous en allons résumer les plus fréquentes. L'explicataire peut répéter une partie de l'énoncé précédent (voir 1:3, 1:5, 1:7, 2:5), y compris l'élément problématique (parfois c'est uniquement cet élément qui est repris), mais quelquefois l'explicable est au contraire omis (1:1, 1:4), ce qui provoque souvent une répétition par l'explicateur. Il arrive aussi que l'explicataire prononce son manque de connaissance (1:6, 2:1, 2:2, 2:3) ou pose une question explicite, du genre « X c'est quoi ? », forme interrogative de la définition classique (1:2, 1:7, 2:2) ou comme dans 1:10, une définition coupée. Parfois ces procédés sont accumulés, par exemple dans 1:7 et 2:2.

Dans les exemples que nous avons trouvés, cette phase est toujours présente, et toujours le résultat d'un travail interactif des deux interlocuteurs. Quant aux séquences hétéro-déclenchées, l'on peut trouver, au premier abord, que l'objet explicable est entièrement constitué une fois que l'explicataire pose une question ou autrement définit un élément comme problématique. Les exemples montrent cependant que dans la grande majorité des cas,

cette phase se compose de plusieurs tours de parole. Les explicateurs semblent vouloir confirmer l'objet à expliquer avant d'entamer l'explication, cette confirmation se faisant souvent par une simple répétition du mot ou de l'expression à expliquer (exemples 1:1, 1:2, 1:6, 1:7, 2:1, 2:5). Même pour les explications auto-déclenchées, l'explicateur demande une confirmation, après avoir proposé l'objet de l'explication, de la nécessité ou l'utilité de cette explication. Cette demande de confirmation prend souvent la forme d'une question explicite (exemples 1:5, 2:2 et 2:4). A cet égard, la conception d'une phase entière de questionnement que propose Gülich (1991 : 346) et de Gaulmyn (1991 : 284) est féconde et pertinente, justement comme celle d'Adam (1997 : 132).

Pour revenir aux hypothèses présentées dans le chapitre 2.3, les LNN peu loquaces (Cia, Alf, Cissi) semblent demander moins d'explications, mais pour les autres LNN, cette relation est moins fiable. Pour les LN, il ne paraît pas exister de forte relation entre la loquacité et l'inclination aux explications auto-déclenchées, mais le problème ici est que celles-ci sont difficiles à déceler dans le corpus, puisqu'elles ont tendance à se confondre avec les narrations, les descriptions etc. On peut cependant constater, en regardant les exemples présentés ici, ainsi que d'autres exemples du corpus, qu'il y a une structure récurrente chez Félix (plus loquace que Florence), à savoir : il se renseigne auprès de l'explicataire sur son connaissance d'un objet potentiellement explicable, et après une réponse il initie une explication (voir l'exemple typique 2:4), cette structure existe pourtant aussi chez Florence (1:5). Cette catégorie d'explication peut très bien se nommer auto-déclenchée, mais la portée générale de la constatation (sur la loquacité vs l'auto-déclenchement) ne doit pas être surestimée de toute façon.

4.2 Le noyau explicatif – la deuxième phase

Cette phase constitue apparemment le cœur de l'explication, et elle n'est jamais omise, sauf dans des cas exceptionnels, comme l'exemple 1:6. Les rôles explicateur-explicataire ne sont pas aussi clairs que l'on dirait a priori, nous avons vu que l'explicataire participe activement dans bien des exemples (notamment 1:3, 1:4, 1:5, 1:8, 1:9, 1:10, 2:5). L'hypothèse, selon laquelle les LNN les plus loquaces participent plus activement à cette phase, est dans une certaine mesure confirmée, vu que les LNN des exemples mentionnés sont parmi les plus loquaces (Ada, Dag et Daniella surtout). Un autre facteur qui influence apparemment l'accomplissement de cette phase est l'existence (ou l'absence) de l'explicable, sous telle ou

telle forme, dans le dictionnaire mental de l'explicataire. De toute évidence, un résultat de cette présence est que l'explicataire participe plus activement à la deuxième phase. Pour montrer cela, regardons les exemples où l'objet est présent sous quelque forme dans le dictionnaire interne ; 1:3 (la LNN connaît le concept, mais pas le mot français – elle donne la traduction en anglais), 1:4 (le LNN connaît le mot – il en donne la définition), 1:5 (la LNN devine le sens du mot français – elle connaît le concept, et elle en donne la première partie de l'explication) et 1:10 (la LNN propose un synonyme). Dans les cas où l'objet clairement n'est pas présent dans le dictionnaire mental, 1:1, 1:2 et 1:7, l'explicataire reste plus passif pendant le noyau explicatif. Cette régularité ne s'applique pourtant pas aux objets non langagiers (2:1-2:5), ni au cas spécial des séquences de sollicitations (1:8 et 1:9), mais pour nos exemples aux objets langagiers, elle semble fiable.

En ce qui concerne la relation entre les profils conversationnels et les procédés explicatifs préférés, nous n'avons pas réussi à en trouver beaucoup. On peut supposer que le choix de procédé explicatif dépend moins des facteurs liés aux styles conversationnels que de la nature de l'objet explicable. Par exemple, les objets non langagiers (2:1–2:5) sont souvent expliqués par des procédés descriptifs.

4.3 La ratification – la troisième phase

La ratification est celle des phases qui est la plus encline à disparaître, ou à être réduite à l'implicite (voir 1:9 et 2:4 par exemple). En plus, bien des ratifications peuvent être censées se manifester de manière non verbale, chose que nous ne pouvons vérifier dans notre corpus d'enregistrements sonores. Ce qui est toutefois sûr, c'est que les ratifications sont souvent difficiles à distinguer des signaux d'écoute ; aussi les énoncés de l'explicataire peuvent-ils remplir toutes les deux fonctions. Aucun des exemples 2:1 jusqu'à 2:5 n'est clos par une ratification finale, mais les ratifications sont intercalées après certains renseignements, justement à la manière des signaux d'écoute. Ces ratifications dispersées peuvent être considérées comme des manifestations d'accords partiels, qui remplacent la ratification finale, témoignage de l'accord final.

Il paraît donc que la clôture de la séquence n'est pas toujours effectuée par une ratification récapitulative ou conclusive, par laquelle on s'accorderait sur le sens, mais les séquences se closent souvent par le fait que l'un des participants enchaîne avec un nouveau thème ou sous-

thème, ou retourne au sujet principal (voir 1:1, 1:9, 2:1, 2:2, 2:4 et les deux séquences de l'exemple 2:5).

4.4 Intégration des séquences explicatives

Nous n'avons pas eu l'intention de décrire la place de l'explication dans le cadre d'une organisation globale, mais plutôt de nous faire une idée des conditions de l'intégration microstructurale. On a pris comme point de départ la conception de la séquence explicative en tant que séquence latérale, une idée qu'il nous a fallu réviser un peu. Certes, de nombreuses séquences représentées dans les exemples sont distinctement latérales (1:3, 1:4, 1:5, 1:7), mais fréquemment la séquence est plus latérale au début qu'à la fin. C'est-à-dire, en initiant l'explication, on s'éloigne du sujet principal pour se plonger dans un sujet latéral, mais au fur et à mesure que l'explication se déroule, on s'en approche à nouveau. Pour en donner quelques exemples, voir notamment 1:2, 2:2 et 2:4, on y trouve que l'ouverture de la séquence est plus une rupture avec la discussion primaire que ne l'est la clôture. Surtout, on se rend compte qu'en général les séquences 2:1-2:5 (avec pour explicable un objet non langagier) sont moins nettement latérales que 1:1-1:10, celles-là sont d'une sorte de séquence qui s'intègre plus aisément dans le flux linéaire de l'interaction (voir aussi chapitre 5).

Nous avons parmi les exemples (pour la plupart) des explications qui fonctionnent comme séquences latérales ou insérées, mais si notre recherche d'exemples avait été réalisée avec l'intention de trouver aussi des cas plus évidents où les séquences explicatives sont insérantes (c'est-à-dire que d'autres séquences entières (narratives, argumentatives) s'insèrent dans le cadre d'une explication et constituent ainsi le noyau explicatif, ou en font partie du moins), nous en aurions sûrement trouvé. L'effet explicatif est pourtant plus évident quand la séquence est concentrée et concise, et que les éléments de l'explication ne sont pas dispersés çà et là, mélangés avec d'autres types de texte, ce qui peut compliquer l'identification des séquences explicatives insérantes.

5 Conclusion

L'impression qui demeure à l'esprit, après avoir examiné les exemples que nous avons trouvés, est que les paramètres dépendant des profils conversationnels sont certes significatifs, dans une certaine mesure, mais les facteurs comme la connaissance existante de l'objet explicable et surtout la nature de cet objet ont une plus grande influence sur la réalisation de la séquence explicative. A plusieurs reprises, nous avons vu que la distinction entre les dix premiers exemples et les cinq derniers, c'est-à-dire entre des objets langagiers et non langagiers, est cruciale à de nombreux égards. Nous sommes donc tentés de considérer cette dernière catégorie de séquence comme un mélange de l'explication et la description, vu que la ressemblance est quelquefois frappante à toutes les deux classes. Une sous-catégorie de l'explication est la sollicitation de mots, laquelle nous n'hésitons pas à considérer comme relevant du genre explicatif, bien qu'elle soit parfois peu conforme aux prototypes aussi bien conversationnels que textuels. Étant donné qu'il existe aussi, parmi nos exemples, des liens au genre typologique de la narration (notamment 2:2 et 2:4), ces hétérogénéités comportent que l'on se méfie d'implanter des bornes trop inébranlables entre les classes de discours.

Pour généraliser quelque peu, nous tenons pour vraisemblable la supposition que les séquences hétérogènes, composées de plusieurs types de séquences, sont aussi fréquentes, voire plus fréquentes, que les séquences homogènes, manifestations des prototypes. Il nous semble que les séquences sont souvent des combinaisons ou des mélanges de différents genres de discours, or la cohérence sémantique et pragmatique est toutefois maintenue, ce qui donne lieu de toujours considérer chacune de ces séquences comme délimitée et entière. D'une perspective fonctionnaliste, on pourrait dire que la *fonction explicative* peut être remplie par plusieurs sortes de séquences (explicatives, descriptives et narratives), ainsi que par des mélanges de celles-ci.

6 Références bibliographiques

Adam, J.-M. 1997 ; *Les textes : Types et prototypes*, pp. 127-144, Nathan Université, Paris

Dausendschön-Gay, U. et Krafft, U. 1992 ; « Analyse conversationnelle et recherche sur l'acquisition », contribution au Livre du RELA (non publiée), Lyon-l'Arbresle

de Gaulmyn, M.-M. 1991 ; « Expliquer des explications » dans *Linguistische Interaktionsanalysen, Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*, pp. 279-314, éd. U.

Dausendschön-Gay, E. Gülich et U. Krafft, Max Niemeyer Verlag GmbH & Co, Tübingen

Fragnière, J.-P. 2001 ; *Comment réussir un mémoire*, Dunod, Paris

Gülich, E. 1991 ; « Pour une ethnométhodologie linguistique – Description de séquences conversationnelles explicatives » dans *Linguistische Interaktionsanalysen, Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*, pp. 325-362, éd. U. Dausendschön-Gay, E. Gülich et U. Krafft, Max Niemeyer Verlag GmbH & Co, Tübingen

Kerbrat-Orecchioni, C. 1990/1998 ; *Les interactions verbales tome I : Approche interactionnelle et structure des conversations*, Armand Colin, Paris

Traverso, V. 1996 ; *La conversation familière – analyse pragmatique des interactions*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon

Westin, E. 2003 ; *Le récit conversationnel en situation exolingue de français – formes, types et fonctions*, Studentlitteratur, Lund